

ALLOCUTION PRONONCÉE LORS DE LA REMISE DU PRIX MAX CUKIERMAN¹

Madame le Maire, Messieurs les membres du jury, Messieurs Roger et Henri Cukierman, Mesdames et Messieurs, *tayre fraynd*,

C'est une immense joie pour moi, un grand honneur et une responsabilité certaine de recevoir aujourd'hui le prix Max Cukierman et je vous en remercie de tout cœur non seulement pour les amis qui ont travaillé avec moi et dont certains sont présents ici ce soir, mais aussi pour le yiddish dans son lien avec la psychanalyse et pour la place de cette recherche à l'université. Votre décision est un acte. Je vais vous répondre en yiddish, et je traduirai en français.

Le docteur Ady Steg a opéré mon père Simkhe Shulem il y a quelques années, je ne sais plus quand, mais mon premier livre sur Freud et le yiddish était paru. En yiddish, une hernie se dit *a kile*, et j'ai moi-même été opéré d'une hernie pour la troisième fois il y a deux mois. En yiddish, une hernie se dit aussi *a brokh*, *a vinklbrokh*, comme si on pouvait mettre *a brokh*, « brèche », « fracas », « catastrophe », dans un coin. En hébreu, on dit *chaver de lishbor*, « casser ». De quel *brokh* s'agit-il ? D'être juif ? Ce n'est pas forcément une catastrophe, en tout cas pas pour moi. De la Shoah ? C'est une catastrophe. On ne peut pas opérer. De ne pas pouvoir parler yiddish ? C'est une catastrophe pour moi. *De kiln di brokh*, de refroidir la catastrophe ? De quoi s'agit-il dans ce prix ? Du prix à payer quand on s'occupe du yiddish dans la

¹ Allocution prononcée lors de la remise du prix Max Cukierman pour le yiddish 2006 à Max Kohn le jeudi 15 juin 2006 à 18 h à l'Espace d'animation des Blancs Manteaux, 48, rue Vieille du Temple 75003 Paris (Membres du jury : Henri Bulawko, Lucien Finel, Bernard Kanovitch, Henri Minczeles, Samuel Pizar, Ady Steg, Elie Wiesel), en présence de Madame le Maire du 4^e arrondissement, Mme Dominique Bertinotti. Texte paru dans *Cahiers Bernard-Lazare*, n° 269-270, juillet-août 2006, p. 38-39 ; Kohn M., « Écouter un Witz à l'envers, c'est-à-dire comme il faut », *L'Arche*, juillet-août 2006, n° 579-580, p. 102-103.

psychanalyse et à l'université, ou du prix encore plus élevé à payer quand on ne s'en occupe pas ? En tout cas, ce n'est pas Freud qui s'occupe des *Witze* yiddish, ce sont eux qui s'occupent de lui et cela change tout. J'ai gagné un prix, mais comme le dit Elie Wiesel dans son dernier roman *Un désir fou de danser* : « Drôle de mot, gagner. Comme si on gagnait quelque chose en vivant. »²

J'étais récemment en Israël³ pour un colloque et pour voir ma famille ; je raconte que j'ai obtenu le prix Max Cukierman et que je vais aller le lendemain au *kotel*, au mur des lamentations remercier l'Éternel. Un cousin de ma femme Nelly, Ephraïm, me dit : « Demande-lui pourquoi seulement le prix Cukierman ».

Notre grand écrivain Yitskhok Leibush Peretz a déclaré à la conférence de Czernovitz sur le yiddish en 1908 :

« le yiddish ne commence pas avec Ayzik Meyer Dick... la petite histoire hassidique, c'est le commencement. »⁴

Je pense pour ma part que la psychanalyse commence avec le *Witz* yiddish et son analyse.

J'ai pensé que le plus simple était de partir de quelques *Witze* en yiddish, de les traduire et de les interpréter. Il existe un lien entre Freud et le yiddish au niveau du *Witz* yiddish sur lequel il travaille ou plutôt qui le travaille.

Un *Witz* à l'envers

Zalmen : « Tu veux écouter un *Witz* – à l'envers (*farkert*) ? »

Kalmen : « Oui. »

Zalmen : « Alors ris d'abord. »⁵

L'histoire est simple. Un *Witz* doit faire rire. Écouter un *Witz* à l'envers, c'est rire d'abord indépendamment du contenu même de ce qui est raconté. C'est absurde. Un *Witz* ne peut pas faire rire si on ne connaît pas son contenu. Il n'a pas nécessairement à faire rire. Mais qu'est-ce qu'écouter à l'envers ? On écouterait à l'endroit et à l'envers. Drôle d'histoire en réalité. L'hébreu se lit à l'envers par rapport à d'autres langues, puisqu'on le lit de droite à gauche et pas de gauche à droite. Lire et écouter, ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas parce qu'on lit à l'envers qu'il n'y a rien qui s'écoute. Le rire, le

2 Wiesel E., *Un désir fou de danser*, Paris, Seuil, 2006, p. 103.

3 Kohn M., « Une langue prend-elle un visage ? », in C. Wacjman C. et Baysse V. (éds), *Psychologie clinique, nouvelle série* n° 22, « Dispositifs cliniques et changements culturels », Paris, L'Harmattan, 2006, p. 9-18.

4 Niger S., *Hsidish*, in Peretz Y.L., *Hsidish ; un, di goldene keyt*, Amherst, National Yiddish Book Center, 1999, p. 1.

5 *Forverts*, CIX, n° 31, 578, Friday, Dec. 2, 2005, p. 20.

principe de plaisir n'est pas le plus important dans le *Witz*. L'analyse économique en termes d'épargne, de plaisir, telle qu'en parle Freud, n'est pas l'essentiel, même si c'est important. Il s'agit d'abord d'écouter ce qui se dit quitte à écouter les choses qui se disent en les mettant la tête en bas, quitte à se mettre la tête en bas aussi. On n'écoute pas avec la raison, mais avec l'inconscient. *Farkert* signifie « inverse », « opposé », « contraire », « mauvais (sens) », « vice versa », « à l'envers ». *Farkern* signifie « circuler », « balayer ». Il faut que les signifiants circulent et ne pas se fixer sur un seul, sur un seul sens. Le sens est polysémique dans les *Witze*. Le mauvais sens, c'est de croire qu'il ne s'agit que de rire. *Farkern zikh in*, « se métamorphoser en », donne aussi une piste. Le *Witz* doit se métamorphoser, métamorphoser, du grec *metamorphosis*, « changement de forme », de nature ou de structure si considérable que l'être ou la chose qui en est l'objet n'est plus reconnaissable. La métamorphose, c'est le changement total de forme et de structure que subissent certaines espèces animales (batraciens, insectes) au cours de leur développement avant d'arriver à la forme adulte⁶. Le *Witz* doit se métamorphoser et métamorphoser, changer complètement de forme et de structure si on l'analyse. Il a alors un effet différent sur l'autre. Il ne le fait plus nécessairement rire, mais il lui donne à penser. Et il y a un reste à penser pour chacun qui peut le métamorphoser, lui faire voir un pan de réalité inconnu jusqu'alors. C'est écouter un *Witz* à l'envers, c'est-à-dire comme il faut.

Samuel Pissar le *Knopflochmachinist*

Samuel Pissar⁷ écrit dans *Le Sang de l'espoir* :

« Un soir, après un appel interminable, un ordre fut lancé : "Tous ceux qui sont tailleurs de métier doivent rester au garde-à-vous. Les autres peuvent se disperser." »

Mon instinct me commanda de ne pas bouger. S'ils ont besoin de tailleurs, pensai-je, ils te garderont en vie.

L'officier qui circulait entre les rangs m'examina avec un visage dédaigneux et, sceptique :

— Alors, tu crois que tu es tailleur ?

— Non, monsieur, je ne le suis pas.

— Ton père était tailleur ?

— Oui, monsieur, et mon grand-père aussi, mentis-je. Moi, j'étais le *Knopflochmachinist*.

— *Knopflochmachinist*, qu'est-ce que c'est ?

— C'est celui qui fait les boutonsnières, monsieur, sur une machine très grande et compliquée. Essayez de coudre des boutonsnières à la

6 Voir ici même p. 290 ce que Claude Lévi-Strauss dit des amibes.

7 Pissar S., *Le Sang de l'espoir* (1979), Paris, Robert Laffont, 2003, p. 58-59.

main, vous verrez que c'est très long. Sur la *Knopflochmaschine*, ça prend seulement une minute, à côté du tailleur.

À Bialystok, dans une maison appartenant à mon père, il y avait un atelier de tailleur équipé, je m'en souvenais soudain, d'une machine à percer les boutons. Après l'école, le tailleur, lorsque j'y allais, me laissait appuyer un moment sur les pédales pour m'amuser à faire quelques trous.

La logique de mon histoire – les tailleurs et les fabricants de boutons – sont complémentaires – intéressa le SS. Il me fit signe de me ranger du côté des tailleurs. Celui des vivants.

Je venais de sauver mon existence pour un temps. »

Samuel Pissar inscrit la fonction du tailleur dans une généalogie, dans une tradition. Mais sa fonction est complémentaire du fabricant de boutons. Le SS associe les deux fonctions. Dans le camp, il faut pourtant porter des costumes sans boutons, impossible à mettre ou à enlever. Il faut bien inventer quelque chose. Samuel Pissar fait un *Witz* quand même. Le SS n'est pas en mesure d'apprécier. Il a décidé une fois pour toutes, mais cela le dépasse complètement, qu'un sujet se réduisait à sa fonction, et après tout on ne sait jamais, *Knopflochmachinist*, ça peut servir et c'est complémentaire du tailleur. C'est quoi un costume sans boutons ? *Shnayder*, c'est un métier de père en fils. On est au courant, mais là dans le camp la situation est totalement inédite. L'habit ne fait pas le moine, la fonction ne fait pas le sujet. Samuel Pissar reste un sujet. Il ne croit pas une seule seconde qu'il est *Knopflochmachinist*. Il n'a plus que le costume rayé. Il y maintient les trous pour des boutons, le fermer et l'ouvrir, le mettre et l'enlever. Une langue est humaine et doit le rester, même si la situation peut être inhumaine. Il faut savoir mentir pour survivre, survivant parmi les survivants, mais une langue ne ment pas quand un sujet la parle sans l'utiliser, pour dire son être, son amour, son désir. Mon père aussi, Simkhe Shulem m'a raconté, lui qui était dans le cartonnage à Lodz enfant, comment à Auschwitz il a fait croire qu'il se connaissait en maçonnerie, en travaux de bâtiment. À Paris, il a d'abord été piqueur de tiges avant d'avoir un magasin de chaussures. Un *zin*, c'est un fils, lequel *fis* est un pied. J'ai depuis longtemps des *isores*, des soucis avec mes pieds, œil de perdrix et autre cors, d'où l'importance de mon pédicure chinois François Yung, un sage confucéen, depuis vingt-six ans. Le yiddish est un *Knopflochmachinist*, il fait des boutons pour les trous de nos costumes que nous ne pourrions pas mettre sans cela, parce que nos costumes ne sont pas rayés. Ils sont faits par des tailleurs, *shnayder*, qui coupent et parlent, parlent et coupent, qui taillent une bavette en taillant des costumes. Pourtant tout peut s'arrêter un jour.

Au début de l'année 1949, Samuel Pissar⁸ attrape la tuberculose en Australie : « Le *Knopflochmachinist* est vaincu, impuissant, prêt à lâcher ». Il s'en sort. Le yiddish produit inconsciemment des mots-boutons qu'il met sur les trous d'une langue-costume qui sert à nous habiller depuis plus de mille ans. Et cela continuera. On peut s'en sortir.

Voir des petits points

« Un homme vient pour la première pour une visite chez son nouveau docteur.

— Je vois des petits points (*pintelekh*) devant mes yeux, lui dit-il.

— Tu as déjà vu un docteur ?

— Non, rien que des petits points. »⁹

Le patient est malade des yeux. Il voit des petits points, c'est-à-dire l'essentiel, le *pintele*, le petit point juif, *dos pintele yid*. Il ne voit pas un docteur, il n'est pas malade. Il voit le secret du yiddish, un certain ton qui doit être juste, une mélodie, un phrasé, une musique, un tempo, un équilibre du lien social qui doit supporter la déliaison des représentations, une certaine musique dans la relation à l'autre¹⁰. Le *pintele yid* existe ou non quand on parle yiddish. J'ose croire que le prix Max Cukierman récompense le *pintele yid* qui est présent chez les lauréats. Et si je vois la liste de mes prédécesseurs, c'est le cas. C'est donc avec joie et bonheur que j'accepte de recevoir ce prix, mais aussi avec une conscience aiguë de la responsabilité que cela me donne. Mes parents, qui sont en moi, Masza et Simon (Simkhe Sholem) sont heureux. Henri Minczeles résume la situation actuelle du yiddish :

« L'état des lieux est alarmant. On peut tuer les gens, mais l'on ne pourra pas extirper une mémoire, la *neshama* (« l'âme ») d'un peuple. Langue vivante ou langue de culture ? Qui sait ? Éclat fugace ou continuité ? L'avenir d'une langue ne se mesure pas. Ce n'est pas un théorème de géométrie. Il défie les lois de la pesanteur. Pour ma part, je préfère une bouteille à moitié pleine à une bouteille à moitié vide. David Ben Gourion ne disait-il pas : « Celui qui ne croit pas au miracle n'est pas réaliste » ? Et Régine Robin a raison d'affirmer « Pas de *kadish* pour le yiddish ! »¹¹

8 *Ibid.*, p. 126.

9 *Forverts*, New York, Volume CIX, N. 31,576, November 18, 2005, p. 20.

10 « Peut-être existe-t-il dans la langue yiddish, dans sa sonorité, dans sa «corporalité», un secret que les yiddishisants appellent le *petit point juif* et qui fait sa qualité spécifique », Goldwaser R., « Réflexions sur un avenir possible du théâtre yiddish » in *Le Blick du 55*, Nancy, n° 39, février 2005, p. 3.

11 Minczeles H., « Yiddish, une civilisation quasi anéantie », *Manière de voir* n° 82, août-septembre 2005, p. 65-67.

Henri Minczeles a raison de penser que l'on n'extirpe pas la mémoire d'un peuple. C'est le principe même de l'histoire. *L'Enquête* d'Hérodote commence par ces mots :

« Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête, afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli ; et il donne en particulier la raison du conflit qui mit ces deux peuples aux prises. »¹²

Le temps n'abolira pas les travaux des hommes. La civilisation yiddish existe. Elle est quasi anéantie. Mais elle existe. Yiddish, *mayn mame-loshn*, je ne peux pas vivre sans toi. Je ne peux pas vivre qu'avec toi. Je t'aime. *Ikh hob dir lib*. *Ikh vintsh dir a lang lebn*. Je te souhaite une longue vie. Drôle de mot que celui de *lebn* qui signifie « vivre », mais aussi « près de », « à côté », et encore « chéri(e) », comme si pour vivre il fallait être un peu à côté, mais à côté de quoi ? De chéri(e). Ne pas être complètement dedans, mais un peu en dehors de ce à quoi nous sommes attachés sans nous y fixer ? Le yiddish a été à nos côtés dans notre civilisation. *Ikh bin lebn dir meyne tayre yidishe sprakh*. *Der malekh-hamoves ken vartn*. Je suis prêt de toi, ma chère langue yiddish. L'ange de la mort peut attendre, et de toutes façons à Bagneux, je parlerai en yiddish.

*
* *

Mai 2007. Au cours d'un voyage durant l'été 2006 en Finlande, Russie, Lettonie, j'ai soudain vu une mouche, un petit point noir, dans le train qui m'emmenait de Riga à la mer. Mon ophtalmologiste m'a dit de l'oublier et m'a changé les lunettes. Le pintele yid lui ne m'oublie pas. Dans l'après-coup de tout ce que j'ai pu élaborer sur le yiddish et la psychanalyse, je peux dire que ce qui fait problème c'est que les sujets qui ont parlé yiddish et qui ont été tués en masse, n'ont pas pu se taire dans cette langue, dans cette absence de langue qui est celle de tout sujet de la parole en tant que la parole le prend et qu'il doit pouvoir se taire pour s'entendre parler. Les Juifs n'ont pas pu se taire, être sans langue pendant la Shoah. Et après ce qui règne c'est bien du rejet ou de l'idéalisation de leur langue, le yiddish, une haine du yiddish dont l'envers est un amour exagéré, en tout cas pour une partie du peuple juif. La haine porte sur le vivant qui est mort pour rien et qui ne pouvait pas se taire comme tout sujet. Il n'a pas eu la possibilité de ne pas parler. Ce que j'ai pu voir comme symptômes assez fréquents de sujets qui comprennent et qui ne parlent pas le

yiddish n'est pas seulement psychopathologique. Dans la psychopathologie aphasique fait retour ce qui n'a pas pu avoir lieu, la possibilité de se taire dans sa langue, dans une langue, bref d'être en position d'analyste dans sa langue d'une manière ou d'une autre. Il faut absolument que les Juifs aient une langue puisqu'ils sont morts pour rien et qu'ils auraient pu être vivants. Et s'ils avaient été vivants, ils se seraient tus avant de parler pour ne rien dire comme tout le monde. Mais ils n'ont pas eu le droit de le faire. Que se taise le yiddish, que le silence règne. Que le silence règne sur le silence dans la parole. Le survivant et l'enfant de survivant témoignent qu'ils le veulent ou non que les autres auraient pu être vivants et s'ils l'avaient été, ils auraient été silencieux, ils n'auraient pas parlé yiddish par exemple pas plus qu'aucune autre langue.

12 Hérodote, *L'Enquête* in Hérodote, Thucydide, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 51-52.